

# Le Patriote Français.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

IMMIGRATION

LIBERTÉ. ÉGALITÉ. FRATERNITÉ.

COLONISATION

BUREAU

DU JOURNAL;

Rue de las Camaras, N° 148.

Le PATRIOTE paraît provisoirement trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. Il est placé sous

la direction de M. ARSENE ISABELLE, négociant, rédacteur en chef. On souscrit au bureau du journal.

Les lettres et avis doivent être adressés, comme par le passé à M. Jm. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

## Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

## MONTEVIDEO.

9 JUILLET 1850.

### POUR L'EXTERIEUR.

#### REVUE POLITIQUE DU MOIS DE JUIN DANS LA PLATA.

Nous écrivons cet article avec l'intention de mettre nos amis et nos lecteurs d'Europe en état de se rendre compte de la situation générale des affaires politiques dans la Plata, à la fin de la première moitié de l'année 1850.

Le mois de juin s'est écoulé dans la Plata, comme les précédents, sans laisser de traces visibles dans le sentier des événements. Il ne s'en est présenté aucun, pendant sa durée, qui ait fait quelque sensation, ni apporté la moindre modification dans la situation; mais ceux qu'un avenir prochain peut révéler ont continué à s'élaborer.

Nous en mentionnerons deux de cette espèce.

L'un est la négociation Le Prédour, terminée le 18 à Buenos Ayres, en ce qui concerne Rosas, au moyen d'un traité dans lequel on a fait bon marché des exigences et des propositions connues de la France; et comme il faut encore discuter au Cerrito celui qui concerne Oribe, l'amiral doit s'y rendre d'un moment à l'autre. A cet égard, nous nous référons à ce que nous disions hier et le 25 du mois passé. Nous ajouterons seulement qu'il y a aujourd'hui quatre vingt six jours accomplis que M. Le Prédour est à Buenos Ayres.

L'autre est l'état scabreux et menaçant des relations entre le dictateur et l'empire du Brésil. Nous nous référons encore, sur ce point, non seulement à l'article qui précède (1) et à ceux que nous avons écrit depuis le 19

(1) L'article auquel le Comercio del Plata se réfère démontre que tout indique clairement que les relations entre Rosas et le Brésil prennent chaque jour un aspect plus trouble et plus sombre. Il cite à l'appui de ce fait incontestable le paragraphe d'une lettre écrite de Rio de Janeiro, sous la date du 20 juin, par une personne dont il garantit la véracité. Voici ce qu'elle dit :

« Nous avons du nouveau. Dans le rapport de M. Paulino, que je vous ai envoyé par..... et du quel je vous remets, par précaution, un second exemplaire, vous aurez sans doute fixé votre attention sur la note 42, à la page 53. Elle est du 8 mars; et dans cette note le gouvernement s'est refusé net à donner la solennelle satisfaction que l'on exigeait de lui pour les invasions du baron de Jacuhy, et même admettre les gestions de Guido, relatives au président extramuros, comme l'a baptisé ici le Libéral, que je vous envoie aussi avec d'autres journaux dans lesquels vous verrez avec quelle fermeté ils se prononcent. Il paraît que notre cher Guido n'a pas tardé à donner avis de cela au Restaurateur; car, il vient de recevoir par le Kestrel une réponse dans laquelle on lui ordonne que, sur le champ, et pour la dernière fois, il insiste sur la dite solennelle satisfaction; et que, si elle lui est refusée, ou si la réponse se fait attendre, il demande ses passeports et revienne immédiatement à Buenos Ayres. Ne conviez-vous aucun doute à cet égard. Le malheureux Guido, qui tremble comme un fiévreux à l'idée d'aller à Buenos Ayres se mettre sous les griffes de l'illustre, est resté tout étourdi du coup, car, bien qu'il doive être déjà accoutumé à ces ordres de pure forme, il paraît que cette fois la chose est sérieuse, et surtout, il sait bien quelle est aujourd'hui la disposition de ce gouvernement, de la grande majorité des deux chambres et du pays. J'ignore quand il remplira son désagréable mandat, mais je pense que, s'il n'a pas menti, il a du faire déjà, quoiqu'avec répugnance, une démarche préalable, et que le résultat ne lui a pas plu.... »

(Note du P. F.)

du mois dernier, mais à ce que nous dirons plus loin.

Pour ce qui concerne les affaires avec l'Angleterre, il n'y a plus rien à en dire. Rosas, a ratifié et échangé le traité, qui est reparti pour l'Europe par l'avant dernier packet (le Kestrel), renfermé dans deux boîtes plaquées d'or, qui ont coûté 22,000 piastres (2). Si nos lecteurs ignorent ce fait, ils ignorent aussi, à plus forte raison, que M. Southern a exigé et obtenu préalablement de Rosas, l'assurance qu'il n'accorderait rien à la France qui produisit entre les deux traités une différence (una desigualdad) qui, sous quelque rapport que ce soit put être défavorable à l'Angleterre.

Passant maintenant à des matières moins générales, nous jetterons un coup d'œil sur ce qu'elles offrent de plus remarquable.

La malheureuse république argentine, à l'exception de la province d'Entrerios, ne présente d'autres signes de vie, que ceux qui suffisent pour démontrer l'étendue de sa misère, de sa marche rétrograde, de son abjection complète sous le régime dictatorial qui domine partout. Depuis Buenos Ayres jusqu'à la frontière de la Bolivie, on sent le poids de la main arbitraire des despotes. Fidèles imitateurs de ce que fait Rosas à Buenos Ayres, les gouverneurs des provinces n'ont pas besoin de s'efforcer d'imaginer comment ils doivent gouverner : le programme du dictateur est pour la plupart d'entre-eux la règle invariable de leurs actions. Rosas est-il arbitraire, est-il sanguinaire ? ils le sont également; mais avec la différence que si le premier le fait par instinct, par calcul, les seconds le font tout simplement par imitation; et en l'imitant bien cela suffit; ils se perpétuent dans le pouvoir, obtiennent son appui, et ils peuvent ainsi vivre en toute tranquillité d'esprit. Quel gouverneur de province serait assez audacieux pour oser s'écarter d'une seule ligne du programme que Rosas s'est tracé à Buenos Ayres ? — Aucun. — Non pas parce que leurs gouvernés n'ont besoin ni ne désirent des améliorations sociales, des garanties individuelles, mais parce que, au premier signal du dictateur, l'imprudent verrait tomber sur lui tous les séides des provinces, qui en général ne veulent pas d'autre amélioration que l'absolutisme portegno (3), ni d'autre garantie que LA TERREUR qu'ils ont vu employer avec tant de succès à Buenos Ayres. Il n'y a dans ce tableau aucune espèce d'exagération. Les Gacetas de Rosas sont là pour le prouver : on sait avec quelle avidité elles s'empressent de publier le moindre document qui émane des gouvernements de l'intérieur. — Rosas leur dit que l'Europe veut conquérir ces pays, et ils s'empressent de répéter en chœur CONQUETE EUROPEENNE ! quoiqu'ils sachent tout aussi bien que le dictateur que ce que veulent les gouvernements européens en Amérique n'est pas autre chose que des garanties pour leurs nationaux, — ce qu'aucun autre peuple de la terre ne leur refuse, — et que si la France a des différends avec Rosas ce n'est que parce celui-ci repousse avec une insupportable hauteur les plus justes demandes de cette nation. Ils le savent bien, et cependant ils répètent toujours conquête européenne ! sur un ton plus sonore que le dictateur, afin que celui-ci croie qu'ils le disent avec enthousiasme.

Et Rosas publie les dépêches dans lesquelles ces gouvernements s'expriment ainsi, voulant que tout le monde sache, la France comme M. Le Prédour, que la République entière est unanime dans le sentiment de haine qui le domine, envers l'Europe et envers les français particulièrement.

Cependant, il faut dire que plus les provinces sont éloignées du foyer de la dictature, moins elles subissent l'action du gouverneur de Buenos Ayres; et leurs habitants, sans jour pour cela de plus de liberté, ne se trouvent pas aussi rudement opprimés que dans les provinces plus voisines de Rosas. Cette légère différence n'existe pas, d'ailleurs lorsqu'il s'agit de choses qui doivent recevoir de la publicité.

Quant au cri hypocrite de conquête européenne, le gouverneur d'Entrerios fait chorus avec les autres; quoiqu'il sache aussi bien que ses confédérés ce que l'Europe cherche réellement en Amérique. Cependant, pour tout le reste, le gouverneur Urquiza est une autre espèce de

(2) 12,000 francs, environ.

(Note du P. F.)

(3) Nom que les argentins de l'intérieur donnent à ceux de Buenos Ayres, seul et unique port de toute la République.

(Note du P. F.)

personnage; il aspire à un certain rang, et il peut alléguer, pour cela, des titres que ne possèdent pas les politrons de l'intérieur. Il s'est rendu notable entre les chefs de province; car enfin il s'est mis à la tête des soldats, il s'est battu, et il a été heureux sur les champs de bataille. C'est grâce à lui qu'Oribe s'est maintenu dans la République Orientale; car, sans ses secours opportuns, Dieu sait où serait aujourd'hui le président légal (4).

Tout homme qui ne jetera qu'un regard superficiel sur l'affligeant tableau que présente la République argentine, croira y voir le résultat d'un concert de vues politiques, complètement d'accord avec les vœux et les besoins de ces populations. Il ne verra pas que ceux de l'intérieur sont abrutis et ruinés, et que leurs chefs, plus indolents ou moins hardis qu'Urquiza n'osent pas s'aventurer dans la voie où est entré, bien qu'avec précaution, le général qui commande une province dont l'avenir est des plus brillants, et qui, avec le même penchant que Rosas à se méfier de tout, et se fortifiant contre le despotisme de celui-ci, se montre disposé à recueillir, par ses propres mains, le fruit de ses efforts.

Rosas ne craint rien d'aucun des gouverneurs de province, parce l'isolement dans lequel il les tient les rend impuissants; et il les redoute encore moins; collectivement, par la raison toute simple qu'il a eu soin d'introduire parmi eux une telle méfiance, un tel ombrage, réciproque, qu'ils ne peuvent rien entreprendre contre lui, lors même qu'ils en auraient le désir et la volonté.

Néanmoins, Rosas se tient sur ses gardes à l'égard d'Urquiza : — il a contre lui de grands soupçons, et il observe sa conduite; d'autant plus, quel es moyens dont Urquiza peut disposer sont infiniment plus grands que ceux des autres provinces, et on voit qu'il s'efforce de les augmenter encore. Il a en outre le sentiment de ce qu'il faut pour l'affermissement de Rosas au pouvoir, et il fait tout ce qu'il peut pour que ce pouvoir se brise s'il doit se tourner contre lui, ou à son préjudice.

D'un autre côté, Urquiza ne supporte aujourd'hui qu'avec une répugnance bien connue, les vexations et le tort qu'occasionne à la province qu'il commande, une disposition arbitraire de Rosas, consistant à forcer les commerçants d'Entrerios à transporter leurs produits à Buenos Ayres, pour de là être exportés à l'extérieur; et prohibant en même temps à ces commerçants, d'emporter chez eux, en métallique, la valeur des marchandises qu'ils ont apportées à Buenos Ayres, et sur lesquelles ils ont en outre payé des droits d'introduction. Urquiza veut voir cesser la fermeture du Parana, afin que les batiments européens puissent arriver jusqu'à sa province et y charger ses produits directement pour l'extérieur. Rosas s'y refuse avec sa tenacité caractéristique. Les provinces de l'intérieur, qui ne sont point littorales comme Entrerios, Santa Fé et Corrientes, peuvent se soumettre à cette disposition du dictateur sans qu'il en résulte pour elles un préjudice aussi direct, de ce système égoïste qui contraint toute la République à n'avoir qu'un seul marché à Buenos Ayres, avec une douane unique.

Il est juste, d'ailleurs, de reconnaître que l'administration entrérienne est la seule qui essaie de faire quelque chose en faveur de sa population : l'inimitié des adversaires politiques du général Urquiza ne va pas jusqu'à vouloir obscurcir sa conduite actuelle. Il est positif qu'il fait quelque chose pour le bien être de ses gouvernés; il est vrai que la civilisation actuelle exige plus que ce quelque chose; mais, enfin, quelque insuffisant que cela soit, on ne doit point le passer sous silence.

Relativement au PARAGUAY, nous avons vu tout récemment qu'il avait repris son attitude agressive, en faisant avancer de nouveau ses forces jusqu'à l'Hormiguero, sur l'Uruguay. On a dit qu'il avait repris bien vite ses anciennes positions sur le Parana; mais, de toute manière, et quel que soit le but de ce mouvement inespéré, il révèle que le Paraguay est toujours résolu à soutenir son indépendance, les armes à la main, du moment que Rosas n'a point accepté ses ouvertures de paix; — d'une paix qui sans entrer maintenant dans le règlement des points contestés, les eût réservés pour l'époque de la réunion d'un congrès, auquel le Paraguay enverrait ses députés.

(4) ORIBE qui, aux termes de l'art. 75 de la Constitution de l'Etat Oriental, ne pouvait exercer la présidence que pendant quatre ans, et ne pouvant être réélu avant un intervalle de 4 autres années, conserve néanmoins ce titre vain et mensonger depuis 1838, époque de sa démission volontaire.

(Note du P. F.)



Ainsi donc, aujourd'hui ou demain, il faudra que Rosas entre dans une nouvelle guerre; et malgré qu'il soit enorgueilli de ses derniers triomphes, il lui sera peut-être impossible d'anéantir le Paraguay, préparé comme celui-ci l'est, depuis longtemps, pour une lutte inévitable.

Il est impossible de parler du Paraguay, sans qu'au même instant surgisse l'idée du rôle que le Brésil est appelé à jouer dans la question de l'indépendance de cette République. Si la politique du gouvernement impérial s'est montrée, sur quelque point, nette et résolue envers Rosas, avec lequel il a tant de choses à traiter, c'est sans aucun doute sur celui de l'indépendance paraguayenne. L'empire l'a reconnue, et il insiste vis à vis de Rosas en soutenant qu'il a agi dans la sphère de son bon droit en procédant à cette reconnaissance. On peut consulter à cet égard les notes du cabinet brésilien, que nous venons de publier, et notre article du 19 qui traite ce même sujet. — Il y a donc, ici, noblesse de procédé de la part de l'empire, et Rosas ne pourra que se mordre les lèvres de dépit, en présence d'une déclaration aussi explicite, renouvelée plusieurs fois.

A la fin, il semble que la politique de l'empire, après de si nombreuses fluctuations, vient de se fixer décidément, qu'elle est résolue à affronter celle de Rosas, et que, selon toutes les apparences, elle répond de ses résultats. Le mémoire du ministre des relations extérieures de l'empire, dont nous avons publié la partie relative au Rio de la Plata, montre avec assez de clarté qu'avec le cabinet actuel du Brésil les prétentions de Rosas ne peuvent avancer d'un pas. Dès lors, il est évident que ce dernier n'a pas réussi à l'intimider; et quoique le Brésil soit le champ où le dictateur s'est le plus vanté de ses capricieux desirs, c'est maintenant un terrain sur lequel il est obligé de marcher avec plus de précaution qu'il n'a l'habitude de le faire. Par conséquent, il est clair que la situation ne peut pas se prolonger.

Si en voyant l'attitude du cabinet impérial, Rosas le menace de retirer son ministre et de rompre enfin ouvertement, nous pourrions croire que le Brésil ne fera, cette fois, rien d'humiliant pour lui, dans le but d'apaiser la colère du dictateur. Nous dirons plus, c'est que tous ceux qui sont au fait de ce qui s'est passé entre l'empire et le dictateur, pendant la guerre que celui-ci fait à l'Etat Oriental, ont toujours cru qu'il arriverait un moment où Rosas ne rencontrerait plus dans le Brésil la docilité avec laquelle ses demandes ont été accueillies plus d'une fois; qu'à la fin la nation la plus puissante de l'Amérique méridionale, se sentirait blessée dans son honneur, qu'elle reconnaîtrait que la pente des concessions faites à un despote qui n'a d'autre règle, dans ses relations internationales, que sa capricieuse fantaisie, conduisait à un abîme et que le Brésil peut, s'il le veut, ne pas souffrir les extravagances de Rosas. C'était une conviction générale: de sorte qu'on n'a pas dû être surpris de voir M. Paulino prendre enfin l'attitude que nous lui voyons. Dans le champ de la diplomatie, Rosas a été vaincu: il n'en est pas venu, cette fois, à ses fins: mais qu'arrivera-t-il s'il choisit un autre terrain pour éclaircir les droits qu'il prétend avoir et qu'il se plaint d'être méconnus par Brésil? — Le dictateur en viendra-t-il à cette extrémité? — Qu'il nous soit permis de ne pas discuter sur ces hypothèses. Si elles doivent se changer en réalité, nous le verrons avant peu. Nous dirons toutefois que cette éventualité est présente à l'esprit des hommes influents de l'empire et qu'elle ne les prendrait pas au dépourvu.

Quant à l'Etat Oriental, et spécialement à sa capitale, aucun événement digne de remarque n'est survenu en juin. L'héroïque Montevideo est toujours inébranlable; et à mesure que ses souffrances augmentent, on voit s'accroître au même degré sa persévérance, son union, et sa foi dans son avenir, qui ne trompera certainement pas ses espérances.

(Comercio del Plata)

## MANOEUVRE DIPLOMATIQUE NON SUIVIE D'EFFET.

Une lettre de Buenos Ayres, en date du 3, contient le paragraphe suivant, publié dans le Comercio del Plata, de lundi dernier:

« M. Le Prédour a commencé le 26 du mois passé à faire ses visites pour prendre congé en annonçant à quelques personnes, d'après ce que plusieurs d'entre elles m'ont rapporté, qu'il s'en retournerait immédiatement. Ce fut l'origine du bruit qui circula depuis lors que M. l'amiral allait partir d'un moment à l'autre. Cependant, M. Le Prédour est toujours parmi nous, et je tiens pour certain qu'il ne partira qu'après les fêtes de juillet. »

« Si en est ainsi, dit le Comercio, le départ de l'Amiral pour la France ne sera pas aussi prompt que

quelques personnes l'ont cru en le voyant se disposer à appareiller il y a trois jours. »

La corvette transport le Marsouin, partie de Toulon le 14 avril, est arrivée hier soir sur notre rade, chargée de vivres, d'habillements et d'objets de matériel naval pour l'escadre.

## EUROPE.

### FRANCE.

#### CATASTROPHE A ANGERS.

Un épouvantable malheur est arrivé hier à Angers au 3me. bataillon du 11me. léger, le même régiment auquel on avait attribué faussement des faits d'insubordination.

Voici comment les faits étaient racontés officiellement dans l'Assemblée, par les généraux Lamoricière et Tartas.

Un bataillon du 11me de ligne de passage à Angers, traversant le pont de fer construit sur la Maine, et qui sépare les deux villes.

Une précaution ordonnée par les règlements fut malheureusement négligée; les soldats s'avancèrent sur le pont en marquant le pas. Cinq compagnies entières s'y trouvaient déjà engagées, quand tout à coup les chaînes de suspension rompirent des deux côtés par le milieu, le tablier du pont se brisa également et s'affaissa des deux côtés dans la Maine, très profonde en cet endroit, entraînant avec lui les soldats et leur lieutenant-colonel. Ce dernier a eu le bonheur de se sauver, ainsi qu'un assez grand nombre des hommes qu'il commandait. On évalue à 400 le nombre de ceux qui ont été précipités dans la rivière. L'appel du soir a constaté l'absence d'à peu près 400 hommes.

On a commencé à recueillir des cadavres; mais on n'a pas encore retrouvé tous les morts.

(La Semaine)

Nous avons raconté, dans notre dernier numéro, sur les premiers détails que nous avions reçus, le déplorable événement qui a fait périr tant de braves soldats. Nos renseignements postérieurs ont confirmé ce que nous avons dit sur l'origine et les circonstances de ce malheur.

Toutes les victimes n'ont pas encore été comptées et cependant le nombre de celles que l'on connaît dépasse déjà trois cent. Tous les traits de dévouement n'ont pas été racontés: chaque journal, chaque lettre qui nous arrive nous apportent de nombreux noms que la publicité ne doit pas laisser à l'oubli. On nous cite un des vicaires de la paroisse de la Trinité, l'abbé Grigon, qui a partagé le périlleux honneur de sauver ceux qui se noyaient.

Le colonel du 11me léger, M. Thomas, n'était point à Angers au moment du sinistre, mais à Saumur on l'avait appelé M. Castellanne: c'est donc à tort qu'on a prétendu l'avoir vu passer sur le pont Beaurepaire, le 16 avril.

Du reste, aussitôt que la fatale nouvelle de la catastrophe lui est parvenue, il s'est empressé de retourner à Angers, où il se trouve en ce moment.

Les débris du malheureux bataillon ont été casernés: ils sont de la part des habitants l'objet des soins les plus touchants et de la plus délicate sollicitude. Riches et pauvres se confondent pour soulager ces infortunés échappés à une mort terrible.

Un fait a été accueilli avec une douloureuse surprise. Le brave Turgis, ouvrier chapelier dont on raconte l'héroïque conduite, a reçu, le lendemain du jour où il avait bravé cinq fois la mort et réussi à retirer cinq victimes du gouffre, une assignation pour comparaître devant la cour d'appel d'Angers. Cette assignation lui a été notifiée à la requête du ministère public rappelant d'un jugement du tribunal de 1re instance qui l'avait acquitté il y a six semaines de la plainte portée contre lui au sujet d'une manifestation politique faite à Angers le 24 février.

Cette poursuite ressuscitée contre lui le lendemain même du jour où toute la ville avait applaudi à son courage, a paru au moins inopportune aux personnes les plus modérées.

Les populations des campagnes du département de Maine-et-Loire et des départements voisins sont, comme la ville d'Angers, toutes tremblantes d'épouvante et de douleur. C'est surtout dans les petites villes et dans les bourgs où le bataillon avait passé la veille, que la nouvelle a produit la sensation la plus cruelle. Les ouvriers et les paysans l'avaient accueilli avec tant d'enthousiasme et de fraternité! Partout ils l'avaient salué des cris de Vive le 11me léger! vive la République!

A Segré, les ouvriers s'étaient cotisés pour offrir une barrique de cidre aux soldats fatigués de la route. Le lieutenant colonel Simonnet avait accepté ce cadeau, bien minime en lui-même, mais fait de grand cœur avec une effusion de reconnaissance indicible. Il avait serré la

main en signe de remerciement à deux des braves travailleurs députés par leurs camarades pour présenter cette offrande. Au départ, la population de Segré saluait le bataillon par des acclamations sympathiques. Le lendemain, elle apprenait sa mort. Les derniers vivats étaient un adieu éternel!

L'hôpital d'Angers est toujours encombré de blessés, il en est plusieurs dont les médecins désespèrent. Quand au lieutenant-colonel, après quelques heures de fièvre ardente et de délire, son état s'est sensiblement amélioré. Chose étrange! c'est la seconde fois que ce vieux soldat, qui a commencé sa carrière sous l'empire, échappe au même danger: car on raconte que le jour de sa première bataille, à Leipzig il faillit périr par un accident semblable.

Les funérailles ont eu lieu le 18 avril. Elles ont été l'occasion d'un deuil général. 23 corbillards contenant 195 cadavres étaient suivis par une foule immense revêtue de vêtements funèbres. On entendait partout des sanglots dans les groupes, et les visages étaient baignés de larmes.

Le cortège est arrivé à deux heures au cimetière de l'Est. Des discours ont été prononcés par le préfet, le maire d'Angers, M. de la Touche, représentant du peuple, et M. Thomas, colonel du 11me.

Puis la foule s'est séparée dans le même recueillement solennel avec lequel on l'avait vue venir. Pas un trouble, pas un accident n'a signalé cette grande et lugubre manifestation populaire.

(Idem)

## NOUVELLE DIVERSE.

— On lit dans la Tribune, journal suisse:

« Nous apprenons que M. Boichot, ex-représentant à l'Assemblée Nationale de France, vient de s'embarquer à Gènes en compagnie de deux représentants du peuple romain. Ces trois proscrits se dirigent, écrit-on, vers les côtes d'Afrique, où ils vont rejoindre leur compagnon d'infortune, le Général Garibaldi. »

(La Semaine)

— On assure que le télégraphe électrique qui va établir une communication directe entre Paris et Londres en passant sous les eaux de la Manche, sera inauguré le 4 mai, à l'occasion du deuxième anniversaire de la proclamation de la République Française...

(Idem)

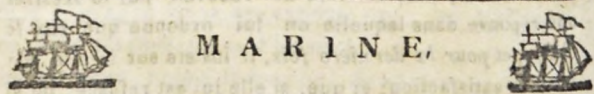
Le président de la République Française a reçu de l'empereur du Brésil une notification relative à la mort de Dom Pedro Alfonso; du roi de Wurtemberg, la réponse aux lettres de rappel de M. de Fontenay.

(La Semaine)

## ESPAGNE.

— Suivant le "Clamor público" de Madrid, la circulaire adressée à tous les curés d'Espagne pour exciter le zèle des populations en faveur du pape, ne fait pas de prodiges. Des renseignements d'une incontestable exactitude, dit le "Clamor," lui permettent d'affirmer que jusqu'à présent "Cinq individus" seulement, dans toute la Péninsule, se sont inscrits sur la liste de la légion pontificale:

(Idem)



## MARINE.

### ENTREE DU 9 JUILLET.

Rio Grande, le 28 juin, trois mats français Georges, de 197 tonnes, capitaine Tan-guy, à Ballé, avec 40 têtes bétail et 40 porcs.

Sorti de quarantaine.

Rio de Janeiro, le 24 mai, brick goelette brésilien Audaz, de 201 tonnes, capitaine Ignacio da Silva, à Eneas, avec 106 bal-lots tabac 1280 alquiers blo 50 caisses chandelles 50 barils morue 20 idem hui-



le 123 idem beurre 500 caisses genièvre  
100 barriques idem 95 idem fromages 12  
demi caisses confitures 350 caisses savon  
15 barriques jambons 15 pipes eau-dervio  
100 paniers pommes de terre 400 caisses  
vermicelle 12 idem cartes à jouer 5 idem  
marmelade.

Mouille hors du port.

Une barque et une polacre italienne

Prêts à partir.

Fernambouc et ports du sud, brick bromois  
Bremen.

Idem idem brick anglais Dove

Idem idem barque anglaise Mercure

Cap Verd, barque italienne Idra

Santa Cathalina, pailebot bresilien Sincero.

Californie, brick russe Maria

Antilles, barque française Ville de Rouen

Yaguary, pailebot national Caronte

id. id. id. Mercedes

id. id. id. Elisa

id. goelette id. Luisa

id. bal. id. Juana Rosa

Iles de l'Uruguay pail. nat. Tetis.

## Incendio

DE ARTICULOS DE ALMACEN.

POR COURAS SMITH Y COMP.

En los almacenes del Sr. Don Pablo Duples  
sis, Calle del Cerrito, N° 103.

El LUNES 15 del corriente, à las 11 en  
punto de la mañana, se procederà à la venta  
precisamente à la mejor postura, "sin retirar  
lote," del surtidos de efectos de almacen qui à  
continuacion se detalla.

Un completo surtido de conservas de Nan-  
tes llegadas ultimamente.

Sardinas de Nantes en 1/2 tarros y 1/4 de  
tarros.

Cofiac en cajones

Vino Frontignan

Licores finos y ordinarios

Encurtidos de todas clases

Baules pintados en juegos

Tubos para quinqué

Bombas para mecheros

Tubos para mecheros de cristal

Juegos de porcelana para lavatorio

Estufas con piedra marmol de ultimo gusto,  
de todas dimensiones y con sus utiles corres-  
pondientes

Vasos de cristal finos

Idem entrefinos

Pitos de barro

1 cajon conteniendo aros para servilletas,  
patitos de platina para botellas, aceiteras,  
borlas para gorras, tiradores et papel secante  
en cuadernillos

Idem en libretas

Naipes finos y ordinarios

Pinceles finos de dibujo

Carton de porcelana para targetas

Obleas finas

Papel gris de marca major

Idem de cartas fino

Idem dorados para billetes

Carteras

Sobres para cartas

Tinta de escribir en frascos

Lapeces finos.

Y otros articulos que no se detallan por  
su mucha estencion.

## Avis Divers.

### Avis.

On désire trouver un propriétaire d'hôtel

ou de café qui puisse disposer de CINQ-CENTS  
PATACONS, pour lui proposer une affaire avan-  
tageuse.

S'adresser rue de SAN JOSE n° 38, dans  
la nouvelle ville, jusqu'à 11 heures du ma-  
tin.

AVIS

## Aux Dames,

On vend des bouquets en plume d'oiseaux à  
bon marché, dans la rue de las Camaras, à la  
Platerie à côté de l'ancienne Pharmacie con-  
nué de l'Anglais, 103.

## Hôtel de la marine

RUE VINGT CINC MAI, N° 81.

Cet établissement se recommande par la  
perfection de tout ce qu'on y sert journalle-  
ment.

M. Guillot son directeur, qui a été cuisinier  
de plusieurs notabilités, s'empresse toujours de  
mériter la confiance des personnes qui vou-  
dront bien l'honorer de leurs patronage.

Il se charge aussi des commandes en ville  
et des dîners les plus distingués

Dans la même maison, on loue des apparte-  
ments commodes et très agreablement situés,  
on assure les personnes qui les loueront, de  
soins assidus.

## maison à louer,

Ayant 4 grandes pièces, une grande cour,  
cuisine etc, à un prix très modéré, cette mai-  
son est très acrée et très sèche, S'adresser à  
l'imprimerie du Patriote, rue Perez Castella-  
nos N° 162.

12

LE PATRIOTE FRANCAIS.

peñne, vous montrera avec orgueil M..... S....., N..... R.....  
et C..... B....., c'est à dire trois types ou plutôt trois modèles de  
race: race écossaise, race allemande, race catalane.

Ainsi, entre les deux pays:

Rivalité de courage et d'élégance pour les hommes;

Rivalité de beauté, de grâce et de tournure pour les femmes;

Rivalité de talens pour les poètes, ces hermaphrodites de la société, ir-  
ritables comme des hommes, capricieux comme des femmes, et, avec tout  
cela, naïfs parfois comme des enfans.

Il y avait, comme on voit, dans tout ce que nous venons de dire, des  
causes suffisantes de rupture entre Artigas et Alvear, entre les hommes de  
Montevideo et ceux de Buenos Ayres.

Ce fut donc non seulement une séparation, mais une haine; non seu-  
lement une haine, mais une guerre.

Tous les élémens d'antipathie furent soulevés contre les hommes de  
Buenos Ayres par l'ancien chef de contrebandiers. Peu lui importa desor-  
mais les moyens, pourvu qu'il arrivât à son but, et son but était de chasser  
du pays les Portéños.

Ce fut alors que Artigas: réunissant tout ce que le pays lui offrait de  
ressources, se mit à la tête de ces bohémiens de l'Amérique que l'on ap-  
pelle les Gauchos.

C'était la guerre sainte, en quelque sorte, que faisait Artigas: aussi  
rien ne put-il lui résister, ni l'armée de Buenos Ayres, ni le parti espa-  
gnol, qui comprenait que la rentrée d'Artigas à Montevideo, c'était la  
substitution de la force brutale à l'intelligence.

Ceux qui avaient prévu ce retour à la barbarie ne s'étaient pas trompés.  
Pour la première fois, des hommes vagabonds, incivilisés, sans organisation,  
se voyaient réunis en corps d'armée et avaient un général. Ainsi, avec Arti-  
gas dictateur commence une période qui a quelque analogie avec le sans-  
coulottisme de 93. Montevideo va voir passer le règne de l'homme des  
pieds nus, aux calsonillos flottans, à la chiripa écossaise, au poncho dé-  
chiré recouvrant tout cela, et au chapeau posé sur l'oreille et assuré par  
le barbijou.

Alors, Montevideo devint témoin de scènes inouïes, quelque fois terri-  
bles. Souvent les premières classes de la société sont réduites à l'im-  
puissance d'action. Artigas, moins la cruauté et plus le courage, devint  
alors ce que Rosas est maintenant.

Si désastreux qu'il fut, ce dictatorial d'Artigas eut cependant son côté  
brillant et national. Ce côté, ce fut la lutte de Montevideo contre Bue-

UNE NOUVELLE TROIE.

9

Le général en chef des forces indépendantes était alors le général An-  
tonio José de Sucre. Il avait 5,000 hommes sous ses ordres.

Le général en chef des troupes espagnoles était José de Laserna, le  
dernier vice-roi du Pérou. Il commandait à 11,000 hommes.

Les patriotes n'avaient qu'un seul canon; ils étaient un contre deux,  
pas même, comme on voit par les chiffres que nous venons de poser. Ils  
manquaient de munitions et de provisions de bouche, de poudre et de pain:  
on n'avait qu'à attendre, ils se rendaient; on attaqua, ils vainquirent.

Ce fut le général patriote Alejo Cordova qui commença la bataille; il  
commandait à quinze cents hommes — En avant! cria-t-il en mettant son  
chapeau au bout de son épée.

— Au pas accéléré, ou au pas ordinaire? demanda-t-on.

— Au pas de la victoire! répondit-il.

Le soir, l'armée espagnole toute entière avait capitulé et se trouvait  
prisonnière de ceux que le matin elle tenait prisonniers.

Artigas, un des premiers, avait salué la révolution comme une libéra-  
trice; il s'était mis à la tête du mouvement dans la campagne, et alors, il  
était venu offrir à Pacheco de résigner entre ses mains le commandement,  
comme autrefois Pacheco avait fait pour lui.

Cet échange allait peut être s'opérer, lorsque Pacheco fut surpris dans  
sa maison de casa blanca, sur l'Uruguay, par des marins espagnols.

Artigas n'en continua pas moins son œuvre de délivrance. En peu de  
temps il chassa les Espagnols de toute cette campagne dont il s'était fait  
roi, et les réduisit à la seule ville de Montevideo. Alors Montevideo pouvait  
présenter une sérieuse résistance, car elle était la seule ville forte d'Améri-  
que: la première était San Juan d'Ulloa.

A Montevideo s'étaient réfugiés tous les partisans des Espagnols, ap-  
puyés d'une armée de quatre mille hommes. Artigas, soutenu de son côté  
par l'alliance de Buenos Ayres, mit le siège devant la ville.

Mais une armée portugaise vint en aide aux Espagnols, et débloqua  
Montevideo.

En 1812, nouveau siège de Montevideo. Le général Rondeau pour  
Buenos Ayres et Artigas pour les Montevidéens ont réuni leurs forces, et son  
revenus envelopper la ville.

Le siège dura vingt trois mois; puis enfin une capitulation livra la ca-  
pitale de la future République orientale aux assiégés, commandés alors par  
le général en chef Alvear.

Comment ce général en chef était-il Alvear et non Artigas? nous al-  
lons le dire.

C'est qu'au bout de vingt mois de siège, et après trois ans de contact



## Gratis.

1<sup>o</sup> Une belle pendule représentant l'Archevêque de Paris mort sur les barricades.  
2<sup>o</sup> Une pendule, Jeanne d'Arc au siège d'Orléans.

3<sup>o</sup> Dito dito le soldat laboureur.

4<sup>o</sup> Dito dito Renaissance.

5<sup>o</sup> Une belle lampe modérateur.

Un de ces cinq articles sera donné au choix à tout souscripteur.

A un exemplaire de la *Revolution de 1848*, par Leonard Gallois, l'ouvrage se composera de 4 beaux volumes ou 36 livraisons, ornées chacune d'un superbe portrait en pied grave sur acier.

ON SOUSCRIT :

Chez Edouard Maricot, rue du 25 Mai n<sup>o</sup> 169.

MM. les Souscripteurs sont provenus que les vingt premières livraisons sont arrivées et que les échantillons de prime se trouvent à l'adresse ci-dessus, où ils pourront venir faire un choix.

Montevideo, le 17 avril 1850.

E. MARICOT.

## Chambres Garnies

A LOUER.

Au jour et au mois. S'adresser à M. Auguste, ancien cuisinier de l'hôpital, rue de Ituzaingo, n<sup>o</sup> 142.

Il prévient aussi qu'il a un dépôt de meubles à vendre.

## Choucroute

Première qualité à 4 vintins la livre chez Mr Bonhomme, à l'enseigne du Trocadero, au la pace au commencement de la rue des 33 près du mole.

## Guill.<sup>me</sup> Darrouzain

Médecin français, membre de l'Institut Homéopathique de Paris, un des plus anciens homéopathes du Brésil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cet empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après-midi; rue de Buenos Ayres, n. 182 au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc. etc.

AVIS,

Le soussigné à l'honneur de prévenir la classe ouvrière qu'à dater du 1<sup>er</sup> Juin prochain il ouvrira depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 un cours de français, d'arithmétique, et de dessin linéaire.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, auront lieu d'être satisfaites, des soins assidus qui leur seront prodigués, et surtout de la modicité du prix, eu égard aux circonstances fâcheuses où l'on se trouve.

S'adresser rue du 25 de Mai n<sup>o</sup> 394.

PUYFOURCAT,

LA VIT

BOTTIER FRANÇAIS.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de s'établir nouvellement à Montevideo.

Il fait tout genre de chaussure à la mode et pour se faire connaître fera les bottes de huit piastres à 5 1/2 au comptant. Ceux qui l'honoreront de leur confiance auront lieu d'en être satisfaits.—Rue du Rincon, n<sup>o</sup> 87, en face de la confiserie.

## M. Delauney, professeur de danse,

a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir un cours de huit à dix heures du soir et un autre de dix heures à minuit, dans lesquels il apprendra tout genre de danse; de plus il se compromet en six leçons particulières de mettre au courant pour n'importe quelle danse que ce soit; la salle des cours vient d'être restaurée et bien décorée. Il offre également de donner des leçons dans les pensionnats et maisons particulières. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, pourront s'adresser Café de Paris, pour convenir de l'heure et des prix qui seront on ne peut plus modiques.

CHANGEMENT DE DOMICILE

## Cochet,

Fabricant de billards, de Paris.

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procédés, marques, bleu, &c. &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention: Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il ya de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marche principal, près les arcades de la dassive.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue de las Camaras, n<sup>o</sup> 148.

10

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

entre les hommes de Buenos Ayres et de Montevideo, les dissemblances d'habitudes, de mœurs, je dirai presque de races, qui avaient été d'abord de simples causes de dissentiments, étaient peu à peu devenues des motifs de haine.

Artigas, comme Achille, s'était donc retiré sous sa tente, ou plutôt, emportant sa tente avec lui, il avait disparu dans ces profondeurs de la plaine si bien connues à sa jeunesse du temps qu'il faisait le métier de contrebandier.

Le général Alvear l'avait remplacé, et se trouvait, lors de la reddition de Montevideo, général en chef des *Porteños*.

C'est ainsi qu'on appelle dans le pays les hommes de Buenos Ayres, tandis que, par opposition, on appelle les Montevidéens des Orientaux.

Tâchons de faire comprendre ici les différences nombreuses qui existent entre les *Porteños* et les Orientaux, c'est-à-dire entre les hommes de Buenos Ayres et ceux de Montevideo.

L'homme de Buenos Ayres, fixé dans le pays depuis trois cents ans dans la personne de son aïeul, a perdu, dès la fin du premier siècle, toutes les traditions de la mère patrie, c'est-à-dire de l'Espagne; ses intérêts ressortant du sol, sa vie s'y est attachée: les habitants de Buenos Ayres sont presque aussi Américains aujourd'hui que l'étaient autrefois les Indiens qu'ils ont chassés du pays qu'ils occupent.

L'homme de Montevideo, au contraire, fixé depuis un siècle à peine dans le pays, toujours dans la personne de son aïeul, bien entendu, l'homme de Montevideo n'a pas eu le temps d'oublier qu'il est fils, petit-fils ou arrière-petit-fils d'Espagnol; il a le sentiment de sa nationalité nouvelle, mais sans avoir oublié les traditions de la vieille Europe, à laquelle il tend par la civilisation, tandis que l'homme de la campagne de Buenos Ayres s'en éloigne tous les jours, pour rentrer vers la barbarie.

Le pays, non plus, n'est pas sans influence sur ce mouvement rétrograde d'un côté, progressif de l'autre.

La population de Buenos Ayres, répandue sur des landes immenses, avec des habitations très éloignées les unes des autres, dans un pays dépourvu d'eau, manquant de bois, triste d'aspect, habitant des chaumières mal construites, prise dans cet isolement, dans ces privations, dans ces distances, un caractère sombre, insouciant, querelleur; ses tendances remontent vers l'Indien sauvage des frontières du pays, avec lequel elle fait commerce de plumes d'autruche, de manteaux pour le cheval et de bois de lances, toutes choses qu'ils apportent du pays où la civilisation n'a point pénétré, de contrées inconnues des Européens, et qu'ils échangent contre de l'eau-de-

UNE NOUVELLE TROIE

11

vie et du tabac, qu'ils remportent vers ces grandes plaines des Pampas dont ils ont pris le nom, ou auxquelles peut-être ils ont donné le leur.

La population de Montevideo, tout au contraire, occupe un beau pays, qu'arrosent les ruisseaux, que coupent des vallées. Elle n'a point de grands bois; elle ne possède pas de vastes forêts comme l'Amérique du Nord, c'est vrai; mais au fond de chacune de ces vallées que nous venons de dire, elle a des ruisseaux ombragés par le *Quebracho* à l'écorce de fer, par l'*Ubaia* au fruit d'or, par le *Sauce* aux riches rameaux. En outre, elle est bien logée, bien nourrie; ses maisons, villas, fermes ou métairies sont rapprochées les unes des autres, et son caractère ouvert et hospitalier est enclin à cette civilisation dont le voisinage de la mer lui apporte incessamment le parfum sur les ailes du vent qui vient d'Europe.

Pour le Gaücho de Buenos Ayres, le type de la perfection est l'Indien à cheval.

Pour l'homme de la campagne de Montevideo, le type de la perfection, c'est l'Européen sanglé dans son habit, ficelé dans sa cravate, emprisonné entre ses dessous de pieds et ses bretelles.

L'homme de Buenos Ayres a la prétention d'être le premier de l'Amérique en élégance. Il s'échauffe et s'apaise facilement: il a plus d'imagination que son rival. Les premiers poètes que l'Amérique a connus sont nés à Buenos Ayres. Varela et Lafinur, Dominguez et Marmol sont des poètes *porteños*.

L'homme de Montevideo est moins poétique, mais plus calme, plus fermé dans ses résolutions, dans ses projets: si son rival a la prétention d'être le premier en élégance, il a, lui, celle d'être le premier en courage. Parmi ses poètes, on trouve les noms d'Hidalgo, de Berro, de Figueras, de Juan Carlos Gomez.

De leur côté, les femmes de Buenos Ayres ont la prétention d'être les plus belles femmes de l'Amérique méridionale, depuis le détroit de Le Maire jusqu'à la rivière des Amazones. Voulez-vous savoir les noms de celles qui réclament le sceptre de la beauté de l'autre côté de l'Atlantique, nos chieuses Parisiennes, qui ne vous doutent pas qu'une femme puisse être belle au-delà de la barrière de Versailles ou de Fontainebleau? Eh bien! ce sont, pour Buenos Ayres, les signoras A..... R..... P..... L..... et M..... L.....

Peut-être, en effet, le visage des femmes de Montevideo est-il moins éclatant que celui de leurs voisines; mais leurs formes sont merveilleuses, mais leurs pieds, leurs mains et leurs tournures semblent être empruntées directement à Seville ou à Grenade; puis il y a cette variété qui, pour beaucoup, l'emporte sur la perfection, et Montevideo, la ville euro-